

Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature

Volume 69

Number 1 *Le témoignage d'un génocide ou les chatolements d'un discours indicible*

Article 12

12-1-2007

Mondialisation, culture métisse, imaginaire hybride

Tierno Monenembo

Follow this and additional works at: <https://crossworks.holycross.edu/pf>



Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

Recommended Citation

Monenembo, Tierno (2007) "Mondialisation, culture métisse, imaginaire hybride," *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature*: Vol. 69 : No. 1 , Article 12.

Available at: <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol69/iss1/12>

This Document is brought to you for free and open access by CrossWorks. It has been accepted for inclusion in *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature* by an authorized editor of CrossWorks.

Tierno MONENEMBO

Mondialisation, culture métisse, imaginaire hybride¹

La mondialisation aurait-elle eu lieu sans la colonisation, ce cataclysme qui a généré le monde moderne, à la manière dont le fameux big-bang a généré l'univers? Certainement pas! Nous devons à l'énergie primordiale le parfait agencement des planètes et des astres, des montagnes et des océans. Eh bien, nos idées, nos goûts, nos réflexes universalistes et nos identités renouvelées, nous les devons à l'aventure coloniale.

La littérature africaine, que l'on peut considérer comme un des innombrables éclats de verre issus de cette gigantesque collision, émane du creuset même où, sous la frénésie des nouveaux temps, se sont mis à fusionner les peuples et les races, les cultures et les civilisations. Le métissage n'est donc pas, chez l'écrivain africain, un choix esthétique ou une tentation philosophique, c'est un déterminisme, le premier de tous. Le carrefour est le seul endroit qui convienne à son écriture : carrefour de croyances et de langues, de figures et de signes, de patrimoines et d'imaginaires.

Il va de soi, après cela, que mes héritages sont d'ici et de là, mes influences, de partout et que la mosaïque de mon imaginaire est aussi enchevêtrée et sans doute mieux colorée que les motifs d'un tapis persan.

Mais ne parlons pas d'héritage: il y a dans ce mot un relent d'usufruit contrariant pour le littéraire, jardinier par essence du beau et du magnanime. On se retrouve, sans le vouloir, dans le maquis de la succession foncière et ses inévitables chicanes juridico-fiduciaires.

Le terme évoque une idée de lucre et de consanguinité décidément peu compatible avec les élans de l'âme: on hérite le

¹ Cette intervention a été prononcée au congrès annuel de l'African Literature Association, 14-18 mars 2007, Morgantown, West Virginia (É.-U.). Elle est incluse à titre de document.

lougan du grand-père, le bas de laine de la maman, les pépites d'or de l'oncle d'Amérique mais aussi, hélas, la drépanocytose du père, les rhumatismes de la tante Adèle. Le mot ne va pas sans une connotation de trivialité et de dévolution qui sied mal aux trésors de l'esprit et du cœur.

La littérature est conçue généralement comme un bien évanescent, né du bénévole et de l'abstrait, condamné, à ce titre, à échapper aux misérables lois de la donation. Elle est écho, effluve, spectre de l'âme, elle tient mal dans les tiroirs et dans les actes notariés. Fille de l'imagination et de la liberté, il lui répugne d'appartenir, et d'abord, sans doute, à son créateur. Par nature, elle est rebelle et inaccessible, nécessaire, mais subversive. Elle va vers qui s'éprend d'elle. C'est une richesse inépuisable dont on use sans craindre de léser l'autre, et que l'on donne sans rien perdre, pour paraphraser Amadou Hampâté Bâ. Plus qu'un patrimoine, c'est une atmosphère qui imprègne l'enfance et influence l'œuvre.

En l'occurrence, l'influence est conduite fatalement à se mélanger à la confluence, la littérature chez nous n'étant jamais qu'un accidentel point de jonction entre les palabres africaines et les lettres européennes. Une fille naturelle du griot et de l'aède, en somme! L'œuvre africaine porte naturellement des charges hétéroclites dont l'auteur n'a pas toujours conscience du degré de mixage mais dont il croit encore déceler les origines... Ma première influence s'inscrit dans les bruits de l'enfance, dans le friselis de la mémoire dans cet espace mythique où la parole a appris à osciller entre oracle et confidence et à ouvrir des perspectives aux épopées et aux légendes. Mon fil d'Ariane est celui du dire. Mon berceau, c'est le royaume de la parole. Ma grand-mère m'a affirmé très tôt que c'est elle qui assure le souffle des vivants et soutient le ciel et que, comme les dieux, elle a le pouvoir de se couler dans l'eau et dans la sève des arbres, d'envoûter la bien-aimée et de dompter les rois. Comme eux, elle sait apparaître sous divers visages : le conte, le proverbe, le chant... La grand-mère, le sage, le griot : mes trois premiers maîtres, le fondement de ma culture...

Je suis entré dans la vie par la porte du conte. C'est le lit de ma jeunesse, mon terreau d'écrivain. Il m'habite, ne cessera jamais de pousser ma plume et de colorer mon imaginaire. C'est le calmant que me donnait ma grand-mère, la nuit, non, comme je l'ai longtemps cru, pour m'aider à dormir, mais pour me donner de la vie en plus.

« Le conte rend la vie exquise et les hommes divins », me disait-elle mais je ne vous oblige pas à la croire. Retenez seulement que pour elle, la réalité est trompeuse et que la vie, la vraie, ça se regarde avec la nuque; que ce que perçoit l'œil n'est qu'une féerie sans intérêt. C'est le conte et seulement lui qui permet d'accéder aux profondeurs des choses. Car le conte ne décrit pas, il révèle le caché, met en évidence l'implicite. C'est à un véritable développement photographique du réel qu'il invite. Ses moyens? L'affabulation, le sens de la démesure et du raccourci!

D'où vient alors cette tendance qu'on a à le considérer comme un genre mineur, voire banal? Jusqu'à quand s'obstinera-t-on à ne voir en lui qu'une historiette pour amuser les petits?

Pourtant, on ne trouvera pas mode littéraire plus sérieux. Le conte, c'est la littérature, au sens plein du terme : c'est un style avant d'être une histoire. Je suis enclin à croire que sa veine pédagogique est fortuite, que son penchant moralisateur est secondaire. Au fond, c'est la forme qui lui importe, c'est le goût de la parole qui l'anime. C'est moins la cupidité de Bouki-l'hyène ou la ruse de Leuk-le-lièvre qui le préoccupe que l'attrait de la métaphore ou le plaisir de l'allitération. La cupidité et la ruse (chez les animaux comme chez les hommes) sont des caractères immuables depuis le commencement de la vie, après tout; ce qui change, c'est la manière de les dire.

Le conte, c'est toute la littérature, c'est un mode éclectique qui mêle harmonieusement et avec un art consommé de la digression, la prose, la poésie, le théâtre et le récit. En outre, il a l'énorme avantage, sur le roman, d'ignorer le mot fin : le conte est inachevé, c'est la cité immortelle telle que la concevait Antoine de Saint-Exupéry.

Il serait dommage de ne voir en lui qu'un procédé pédagogique, fait pour apprendre aux plus jeunes à se faire une idée du monde, à mieux comprendre leurs semblables. Il est en vérité la métaphore de l'existence, l'autre versant de celle-ci. C'est un exercice de création, donc une imitation de Dieu! Souple, modelable à souhait, il est le matériau idéal pour nourrir l'imaginaire et entretenir la vie.

Si le conte est souple, le proverbe, lui, est impératif, lapidaire. Ici, le dessein pédagogique se dénude manifestement. Le proverbe est un comprimé de sagesse. Une malice de vieillard qui tire sa force

dans la puissance de l'image et la précision de la chute. Mais c'est aussi une fulgurance, qui, comme l'éclair zèbre le ciel, grave dans la matière du discours sa vérité sonore et incontestable (tiens, je suis tenté de la comparer à la nouvelle européenne... anglo-saxonne, *of course*, qui obéit parfaitement à la fameuse régie de Klebnikov : « Il faut faire courir au mot le plus grand nombre de kilomètres d'images et de pensées dans le moins de temps possible »).

Le conte joue sur le charme et l'insinuation, le proverbe, sur la précision, une précision péremptoire et démonstrative. Le proverbe affirme, le conte suggère. Le conte invite à découvrir, le proverbe, à savoir et à retenir. Le conte est une atmosphère, le proverbe, un moment de vérité.

Et puis, voici le dernier élément de mon triple héritage (et sans lequel la parole serait demeurée comme un balafon sans musicien) : le griot. On le dit précepteur, poète, critique... Mais je crois qu'il est avant tout le gardien de la parole, cette chose magique qui a le pouvoir de tout soumettre à sa volonté.

Le commun des mortels s'occupe des choses concrètes, le griot, lui, de la parole, uniquement de la parole. Il lui incombe le devoir de la rallumer et de l'entretenir comme ces hommes préhistoriques que l'on assignait à la corvée du feu.

On a trop insisté sur son rôle d'archiviste, de vigile des vestiges, de gardien de la tradition et pas assez, à mon goût, sur son âme de créateur, surtout d'incitateur à la création. Je me refuse à croire qu'il n'est qu'un répétiteur, une espèce de bande sonore juste bonne à transmettre le legs des ancêtres... Il est temps de reconnaître sa marque personnelle dans l'élaboration du discours. Disons-le, enfin : le griot est un écrivain, en tout cas un créateur, au sens noble du terme; quelqu'un qui vous soule de paroles tout en se laissant griser par ses propres mots. Pour moi, c'est moins le chroniqueur qu'il personnifie que l'écrivain sans plume qui façonne l'imaginaire au moyen de sa salive.

Le roman établit une distance entre l'auteur et le lecteur. L'art du griot consiste à effacer cette distance – et à voiler le regard. C'est que le griot ne se contente pas d'exprimer le monde, il travaille à perfectionner la parole. C'est un orfèvre des mots, un magicien du verbe. Il croit à la dimension alchimique de la parole. Que l'on ne

s'étonne donc pas que les écrivains africains, surtout ceux de ma génération, se reconnaissent si facilement en Rabelais, Céline, Faulkner, Manuel Scorza ou Gárcia Márquez.

Oui, aucun mur infranchissable ne sépare la parole de nos aïeux de la littérature moderne. D'ailleurs, l'expression « tradition orale » convient-elle pour désigner l'héritage africain? La culture africaine est-elle aussi figée (tradition), aussi inconsistante (orale) qu'on veut bien le dire? Moi, je suis plutôt tenté de souligner le caractère inventif, expressément rénovateur – inventif et rénovateur intrinsèquement, avant même de subir les influences des autres civilisations – de ce que je préfère appeler le fonds culturel africain. Certes, ici, les signes sont virtuels; les œuvres, la plupart du temps, immatérielles. Il n'empêche qu'on est bel et bien dans le champ littéraire. En effet, nous avons vu que la parole africaine n'est pas un phénomène de simple représentation ou de communication. Elle est son propre objet: rite dans sa pratique, artifice dans ses moyens, métaphysique dans son aboutissement. Sa vocation consiste à surpasser le fonctionnel, à frôler les limites du sublime. Elle n'explique pas (ou pas seulement), elle envoûte. Elle ne persuade pas, elle hallucine, plus encore quand il s'agit du griot.

Et puis, si l'on y regarde bien, « l'héritage » africain ne comporte pas qu'un volet oral. D'ailleurs, et là-dessus, je n'apprends rien à personne, les civilisations africaines n'ont pas toujours ou toutes été orales (alphabet *bamoun* au Cameroun ou *toma* en Guinée, par exemple). Il a existé des poches de cultures écrites même s'il ne faut pas prendre ici le mot écriture au pied de la lettre! La graphie s'apparente alors plus aux hiéroglyphes qu'à l'écriture moderne et le but est bien souvent de portée ésotérique, non l'efficiencie de l'expression ou de la communication. Il existe un autre aspect de ce monde africain de l'écriture: l'utilisation d'alphabets étrangers au profit de lexiques locaux (l'écriture arabe en l'occurrence a été très tôt utilisée pour fixer les langues de certains peuples musulmans de l'Afrique occidentale et a permis de faire émerger une littérature africaine écrite). En Guinée, dans la région du Fouta-Djallon où je suis né, il y a bientôt trois siècles que la langue peule a modifié la graphie arabe et l'a adaptée à sa propre phonétique. Il en est sorti une littérature dite savante d'inspiration bucolique, mystique et sentimentale. Je me sens donc redevable de deux courants culturels peuls: le courant oral et mythique (Kaydara, Koumen, Samba, Gueladjo) et le courant classique (des poètes comme Samba

Mombeya et Bademba Issaga), même si l'honnêteté m'oblige à dire que je suis plus influencé par le premier, le second étant réputé hermétique.

C'est le moment d'évoquer la part francophone – le mot étant employé ici dans le sens le plus large – de ma formation. J'entends par francophone tout ce que j'ai lu dans cette langue et que je classe schématiquement en trois catégories : les écrivains africains d'expression française, les écrivains français, et les autres qui ont écrit en français (Cioran ou Ionesco, par exemple) ou ont été traduits dans cette langue (Malcolm Lowry ou Chinua Achebe). C'est la partie universelle de ma culture, universelle pour la simple et bonne raison qu'à travers elle, j'ai accès aussi bien à mon compatriote Camara Laye qu'à Voltaire, Tagore, Omar Khayam ou Mongo Beti. L'influence revêt ici un cachet particulier : elle m'apporte une langue qui ne m'est pas maternelle et un mode d'expression (l'écriture, l'écriture moderne). Voilà qui bouleverse les données et nous sort de l'espace atavique. Je préfère nous épargner ici le sempiternel choix cornélien qui a fait tant de ravages dans nos rangs : faut-il écrire en peul ou en français; faut-il se résoudre à devenir biculturels (comme d'autres se découvrent bisexuels) ou mourir?

Non, le problème n'est pas là. Il ne s'agit pas d'un état d'âme, mais d'un état de fait : la langue française fait partie des choses qui ont fondé ma personnalité et structuré ma pensée. Oh non, je ne l'ai pas choisie; en recevant sa greffe, mon organisme n'a pas eu une réaction de rejet non plus. Disons-le une fois pour toutes : la langue française ne m'est pas étrangère. À New York, en Guinée ou dans le Limousin, elle fait partie intégrante de mon patrimoine.

Il ne me suffit pas de lire ou d'écrire en français. Je pense et je rêve en français. Je suis un complice intime de cette langue malgré ou à cause de l'absurdité de l'histoire. Sa musique fait vibrer la plus petite parcelle de mon âme, sa mémoire irrigue une bonne partie de la mienne. Son encre et son sang imprègnent et ma sensibilité et mon œuvre. Elle est le fleuve qui charrie dans mon âme africaine les alluvions venues d'ailleurs. Depuis, je ne mesure plus la richesse des strates qui sont venues se déposer en moi.

Encore une fois, le débit des influences a fait de moi une confluence. Et je ne saurais dire qui de ma grand-mère ou de Diderot, de Rabelais ou de Tourgueniev, pèse le plus sur ma plume.

Tout au plus s'éclaircit parfois dans ma tête la chronologie des rencontres :

1 – Ceux que j'ai dû voir dans le préau de l'école : Rabelais, Hugo, Villon, les Parnassiens, etc.;

2 – Ceux qui ont semé en moi cette sourde inquiétude, ce bonheur équivoque! Ceux qui, en écrivant, ont transgressé on ne sait quelle régie non écrite, ces premiers Africains, ces premiers Noirs qui ont pris la plume pour fonder notre propre modernité : Césaire, Senghor, Roumain, Wright, Maran, et plus tard Laye, Mongo Beti, Ake Loba, etc.;

3 – Ceux qui m'ont presque mis la plume à la main! Ceux qui m'ont dénoué la gorge et enlevé le bâillon de la bouche : Yambo Ouologuem, Ahmadou Kourouma, ces iconoclastes qui ont osé secouer le vieux cocotier de l'obscurantisme et de la tyrannie!;

4 – Ceux que j'ai choisis pour leur rapport douloureux à l'histoire et pour leur tentative désespérée de réconcilier la parole et l'écrit : Céline, Faulkner, Kateb Yacine, les Latino-Américains (tous les Latino-Américains);

5 – Ceux qui ont été mes copains de bar (et accessoirement d'écriture) : William Sassine, Sony Labou Tansi, Jean-Marie Adiafi, Mohammed Khaïr-Eddine, Tahar Djaout, Rachid Mimouni, etc.

Mes « héritages » littéraires? Je les veux encore plus lointains, plus éclectiques. Je veux être envahi par l'effluve de chaque coin de la terre, la vibration de chaque âme hantée par l'indicible. À moi l'unique écho du monde : mes héritages ne font qu'un! Et c'est un sourd déferlement de mots, un éblouissant reflet d'encre qui fait en passant la divine parole humaine. Mon héritage est celui des autres, de tous les autres : ce sempiternel cri qui sort de l'homme pour laisser une trace sur l'impudente gueule du temps. Oui, mon héritage sera une trace, celle de René Char : « Le poète ne laisse pas de preuves. Il laisse des traces : seules les traces font rêver. »

Né en Guinée, **Tierno Monenembo** vit en France depuis de nombreuses années. Biochimiste de formation, il a enseigné en France, en Algérie et au Maroc. Il est l'auteur d'une dizaine de romans dont *Les crapauds-brousse* (1979), *Les écailles du ciel* (1986), *Un attiéké pour Elgas* (1993), *Pelourhino* (1995), *Cinéma* (1997), *L'ainé des orphelins* (2000), *Peuls* (2004), etc.